

Comme les bêtes...

« Comment tu mastiques ton chewing-gum... On dirait un troupeau de vaches !!! »

Elle a presque dix-huit ans, mais son père lui fait encore des remarques et la morale. Elle se fiche des conventions sociales quand elle est avec lui.

C'est son bébé et il ne veut pas qu'elle grandisse. Peur de la voir quitter le cocon familial ? Tout à fait. Il profite au maximum de sa fille et tout est prétexte à lui rappeler qu'elle est encore mineure et nécessaire de rester vivre sous son toit.

Parfois, elle trouve que c'est un vieux con, même avec tout l'amour qu'elle lui porte, depuis le décès de sa mère, il s'est refermé sur lui-même et se rattache à ces petites choses sans importances au lieu de profiter de l'instant présent. Pourtant c'est lui qui lui a fait voir *Le cercle des poètes disparus*.

Il le sait bien. Quand elle va partir, il va tourner en rond comme une âme en peine, comme ces ânes attachés aux norias et dont le rôle est de récupérer l'eau du Nil pour irriguer les champs et le peuple égyptien. Ou s'affaler sur la méridienne de son canapé se vautrer comme un chat, bien au chaud dans les plaids qu'elle lui a offert à Noël dernier, à regarder Games of Throne, s'étirer, se lever pour grignoter, faire ses besoins... Rien de bien compliqué.

« Mais papa, je ne suis plus une gamine ! Et puis on est entre nous, si j'ai envie de mâcher bruyamment ou de roter ou de...

— Mais je ne t'ai pas si mal élevée tout de même ?

— Mais non, tu es un papa formidable, tu es mon Papounet adoré, aussi attentionné qu'une lionne avec ses petits, tu mordrais même le premier venu qui m'ennuierait ! »

Il sentit l'émotion lui monter aux yeux, il ralentit puis stoppe sa Zoé. Il détache leurs ceintures et prend sa fille dans ses bras. Elle ne dit rien, partage juste l'étreinte. Le temps passe. Chacun mesure ce qu'il a, ce que le passé lui a apporté, ce que l'avenir leur enlèvera.

« Je t'aime papa. Et quand je quitterai la maison, promis, je ne couperai pas mon téléphone. Tu pourras toujours me joindre. Mais papa, il ne faudra pas abuser, d'accord ? Tu n'es pas seul, tu as tes potes, et puis tu pourrais te trouver une copine, tu ne vas pas jouer au vieux loup solitaire le reste de ta vie ! »

Il prend son visage dans ses mains, embrasse son front puis ses joues comme lorsqu'elle était petite avec ses bouclettes brunes qui lui chatouillaient le nez. Dans ses yeux embués, il voit la jeune femme aux yeux en amande, comme ceux de sa mère, aux pommettes saillantes et aux lèvres douces comme la pêche.

Il la regarde encore quelques minutes. Le temps semble suspendu. Il redémarre en silence.

Quand ils arrivent à la salle de concert, une longue file s'est déjà formée devant la petite porte noire. Il paie et entrent. La salle, toute en longueur, est pleine. Les yeux sont braqués sur l'estrade. Une batterie orange domine. Derrière, un musicien à la tête de rhinocéros balance ses baguettes avec ardeur sur les tambours, annonçant le tempo du morceau. Un guitariste à la tête de gorille et un bassiste à la tête de lion montent sur la scène et se placent de part et d'autre. Les *Wild Animals* sont en place. Les instruments se parlent, racontent leur histoire. Les notes s'égrainent, se mêlent pour créer des harmonies. La salle attentive, écoute religieusement. Des lumières, sur scène et au plafond, rouges, bleues, jaunes, vertes, alternent, éclairant les murs et le public essentiellement masculin. Les gratteux font courir leurs doigts agiles sur les frettes et les cordes. Les notes fusent, inondent les oreilles, emmènent les auditeurs sur de vastes et vertes plaines, désertes de tout arbre, où l'herbe haute se couche au son des accords, comme si une horde équine venait la piétiner. Les notes s'envolent ensuite au-dessus de la plaine, telles de rapides hirondelles. Elles se transforment, langoureuses, se métamorphosent en puissants félins, d'arbre en arbre sautant.

Dans la salle, les corps tanguent, envahis par la musique, bercés voire étourdis par les sons graves de la basse, stridents et clairs de la guitare, percutants de la batterie.

Elle regarde son père qui, comme d'autres, a sorti son téléphone portable pour filmer ce moment, les bras au-dessus de la mer de têtes qui dodelinent tandis que les corps se balancent au gré des vagues de sons. Les notes s'enroulent autour des jambes, s'insinuent dans les organes, prennent possession des chairs, des pieds à la tête. Tels des pantins, ils se laissent guider par les musiciens vers des mondes étranges et extraordinaires. Tous sont tendus. Les

mains des musiciens emportées par les arpèges, comme celles du public, se plient aux rythmes musicaux.

Comme un morceau se termine, que la musique relâche son emprise, la transe s'apaise et les claps du public se déclenchent, fougueux, pour plébisciter les artistes en sueur mais souriant du bonheur partagé. Les gens, serrés comme des bêtes, luttent pour garder leur équilibre, alors que des perles de chaleur roulent sur leurs tempes multicolores, glissent dans leurs cous et colorent les tee-shirts.

Profitant de ce répit, il lui fait signe qu'il sort un peu, pour échapper à cette chaleur qu'il trouve étouffante. Dans la fraîcheur de la nuit, il allume une cigarette, s'adosse à un muret, ferme les yeux et se remémore un rêve de la nuit précédente.

— Il roule. Voiture décapotable. Bord de mer. Un homme, âgé, se tient debout à un poteau. Le regard perdu vers le large. Il est là mais aussi absent. La voiture passe. L'homme disparaît. Le paysage défile lentement. Le soleil brille, la mer scintille. Quelques pointus se balancent et se bousculent. Il s'arrête, s'avance sur le ponton. Il s'assoit, ferme les yeux. Des écouteurs dans les oreilles. La musique de Radiohead emplît sa tête comme les odeurs marines imprègnent sa peau. Le soleil réchauffe son corps. Le vieil homme, sort de l'eau, s'assoit à ses côtés. Est-ce son double ? —

Il ouvre les yeux, constate que la cigarette s'est consumée. Après quelques minutes, il rejoint sa fille et le concert. Retrouve son sourire et ses yeux pétillants. Seuls comptent ces moments de partages, d'unité. Il le sait. La vieillesse le rattrapera bien assez vite, autant profiter de la vie, de l'amour qu'elle lui offre et du présent, simplement... comme les bêtes.